

Au revoir, Laïma

Au début, je ne comprends pas. Je reste là. Transi. Vidé.

Désespéré ? Je n'irai pas jusque-là, il faudrait déjà être conscient. Je suis hors de mon corps, étrangement absent. La chaise est insensiblement dure ; et le soleil immaculé, celui d'un janvier froid et sec, vient se mirer dans les murs impersonnels de cette grande pièce blanche. La scène devient laiteuse, cotonneuse, irréelle. Je flotte. Peut-être même que le bout de mes lèvres s'étire, comme une volonté inconsciente de réfuter la vérité, de défier la fatalité.

L'homme en blouse blanche répète doucement : *Monsieur ? Les analyses sont formelles... Vous êtes atteint d'un cancer du pancréas en phase terminale, je suis vraiment désolé... – Combien ?* Je demande d'une voix qui ne m'appartient pas. Moi-même je ne sais pas si je comprends ma question, mais lui, sûrement habitué, répond : *Quatre... Peut-être cinq mois... Je peux vous mettre en contact avec quelqu'un... Vous avez besoin de soutien...*

Je sors. Je ne raconterai pas les trois mois qui ont suivi. Trop sombres, trop vides. De quoi parlerais-je ? Du soutien de ma famille ? Inexistant. Ils sont si loin de toute façon... Je dirai en quelques mots que j'ai continué à vivre, aussi platement que d'habitude, malgré mes douleurs et mon affaiblissement exponentiel. Personne n'a dû s'en rendre pleinement compte : mon état est devenu pour tout le monde anecdotique, abstrait, chimérique.

Triste, oui, indéniablement je le suis. Mais pas de la façon dramatique et bouleversante à laquelle on pourrait s'attendre. Pour être triste devant sa mort, il faut aimer et être aimé, il faut avoir quelque chose à regretter. La seule amertume qui me reste est celle de partir sans laisser de trace ici-bas. Je n'ai pas peur de mourir. Je reste distant, indifférent. J'attends.

Depuis quelque temps pourtant, l'idée de ne pas *laisser de trace* me hante jour et nuit, creusant un peu plus le large trou qui s'est ouvert dans ma poitrine, me vidant un peu plus du reste de vie qui subsiste encore en moi.

Un matin, alors que je marche le long du lac qui borde mon quartier, mon regard est subitement attiré par la silhouette d'une petite fille assise au bord de l'eau. Six ou sept ans peut-être, mais plus je m'approche, plus je discerne le regard grave de ceux qui ont trop vécu pour rester légers, ce regard profond, tragique, lointain, ce regard que l'on ne

devrait pas voir chez les enfants. Il n’y a qu’elle, des nuages plein les yeux, et l’horizon, dépositaire de ses maux.

Je m’avance vers elle sans savoir pourquoi, comme poussé par une force extérieure. La petite se tourne vers moi avec une expression si calme que j’hésite avant de m’asseoir à ses côtés. Elle me paraît si grande tout d’un coup. Je lui demande son nom. Son visage s’éclaire d’une lueur que je n’ai encore jamais vue. Elle s’appelle Laïma. D’où vient-elle ? Je n’ose le demander, je sens que cette question n’est pas importante. Nous restons quelques minutes à contempler le lac qui me semble soudain étrangement vaste. C’est la première fois que je le regarde vraiment. Un frisson me parcourt le dos, un de ceux que l’on a en montagne, quand après des heures de marche on arrive au point culminant et que l’on est traversé par l’immensité. Elle se lève doucement, se tourne vers moi et me demande : *Demain, tu reviens, hein ?* Seulement guidé par l’intonation de sa petite voix, sans même réfléchir, je réponds : *Oui, à demain, Laïma.* La gamine m’adresse un regard plein d’étoiles, plein d’espoir, un regard qui m’insuffle un immense sentiment de responsabilité. Et je le sais à cet instant : j’ai le bonheur d’un ange entre les mains. Elle s’échappe silencieusement, comme dans un rêve, et je l’observe s’éloigner. Peut-être vole-t-elle, je ne saurais le dire, je laisse son souvenir caresser la surface du lac, dans lequel mon esprit replonge lentement.

Le lendemain, je l’aperçois, exactement comme je l’ai vue la veille, assise au bord de l’eau, le nez levé vers l’horizon. Sans un mot, je prends place à ses côtés, mon regard se noyant presque instantanément là où le ciel rencontre la terre. Nous demeurons silencieux, comblés par les oscillations presque imperceptibles du lac, habités par la brise, puis Laïma rompt le silence. Sans détourner les yeux du lointain, elle prononce doucement : *C’est beau ici, l’eau est couleur pastel, et puis c’est calme, on n’entend que le vent.* Elle vient poser sa tête contre mon bras : un sentiment de gratitude m’envahit progressivement, une larme s’échappe de mon œil, bientôt suivie par une autre, et une autre encore... Je pleure. Pour la première fois depuis si longtemps, je pleure. Silencieusement, je laisse les sanglots m’emporter. Elle feint de ne rien remarquer, pour me laisser ce moment avec moi-même : Laïma comprend tout.

Elle se lève quelque temps après, comme la veille, me demandant si je reviendrai le lendemain, puis s’en va, une fois encore. J’aimerais lui demander où elle va, d’où elle vient, qui elle est, mais je sais qu’elle ne répondrait pas. Et c’est peut-être mieux comme ça, je lui promets simplement d’être là. Promesse que je tiens chaque jour depuis. Et chaque jour son sourire angélique m’élève un peu plus. Chaque jour, son regard cathartique m’éloigne un peu plus de ma réalité.

Aujourd’hui, je comprends que Laïma veut me parler. J’attends. – *Tu vas mourir,* chuchote-t-elle avec ce calme qui la caractérise, *je le sais. Je le vois.* Je suis comme écrasé par une main immense, il me semble que les nuages viennent compresser ma poitrine. Je ne peux répondre qu’un seul mot : *Oui.* La clairvoyance de cette petite me pétrifie, elle

est ma terreur, et mon émerveillement. Elle se tait quelques instants puis se tourne vers moi, son sourire apaisant tirant ses traits fins : *Tu vas mourir, mais moi je penserai à toi. Tu seras dans mon cœur. Il faut pas être triste, ni toi, ni moi.* Et elle se remet à jouer avec les galets. Et je l'écoute, buvant ses paroles, contemplant sa fraîcheur. Quand elle se lève pour partir, elle se tourne vers moi, son expression redevenue grave, comme au premier jour. Sans bien comprendre pourquoi, je me lève aussi, obéissant à un ordre qui me dépasse. Elle se jette instantanément dans mes bras. Nous restons dans cette étreinte éperdue un moment. Le lac semble tourbillonner autour de nous, entraîné par un vent puissant, sauvage, indomptable. Nous sentons vibrer la terre sous nos pieds, hurler les nuages au-dessus de nos têtes. Elle se dégage avec précaution puis prononce dans un souffle : *Au revoir.* Je hoche la tête, incapable de lui répondre. Nos regards se noient une dernière fois l'un dans l'autre et elle rebrousse lentement chemin.

Je me rassois sur les bords du lac, soudain habité par une paix absolue. Ma respiration devient de plus en plus lente, fastidieuse même, mais je n'y prête pas attention. Empli d'un silence infini, je m'allonge tranquillement dans l'herbe fraîche, le regard perdu dans le ciel qui tournoie. Chaque petit brin d'herbe vient titiller mon visage, chaque petit rayon de soleil vient enflammer ma peau. Et à mesure que mon corps s'enfonce dans le sol, je rejoins un peu plus les nuages. Tout est là, c'est si simple, si doux, si beau. Je suis heureux. Je la sens près de moi, je la vois me tenir la main, je la vois m'adresser ses sourires contagieux, je l'entends : *C'est beau ici, l'eau est couleur pastel...*

Je pars, prononçant enfin ce que je lui refusais : *Au revoir, Laïma.*

Mathilde Donat